

Eugène Burnouf an August Wilhelm von Schlegel

Paris, 22.09.1834

Empfangsort	Bonn
Handschriften-Datengeber	Dresden, Sächsische Landesbibliothek - Staats- und Universitätsbibliothek
Signatur	Mscr.Dresd.e.90,XIX,Bd.3,Nr.115
Blatt-/Seitenzahl	3 S., hs. m. U. u. Adresse
Format	24,8 x 19,1 cm
Bibliographische Angabe	Burnouf, Eugène: Choix de lettres d'Eugène Burnouf 1825-1852. Suivi d'une bibliographie. Paris 1891, S. 461-465.
Editionsstatus	Einmal kollationierter Druckvolltext ohne Registerauszeichnung
Zitierempfehlung	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-01-22]; https://august-wilhelm-schlegel.de/version-01-22/letters/view/560 .

[1] Paris, 22 septembre 1834.

Monsieur,

Si j'ai tardé aussi longtemps à vous écrire et à vous exprimer ma vive reconnaissance pour toutes les bontés que vous avez eues pour moi pendant mon séjour à Bonn, c'est, que je désirais pouvoir vous dire quelque chose de certain sur la commission dont vous m'avez chargé relativement au *Journal asiatique*. Je m'en suis occupé déjà, et j'ai l'espérance de vous envoyer un bon nombre des numéros qui vous manquent; mais nous aurons quelque peine à retrouver les plus anciens, par exemple le n° 3, parce que les premiers volumes de la série ont tous été brochés, et qu'on ne peut plus en détacher les numéros. Toutefois, vous pouvez être certain que je ne négligerai aucune démarche pour tâcher de vous satisfaire à cet égard.

Aux marques nombreuses d'intérêt que vous m'avez données il y a quinze jours, vous joignez encore une lettre remplie des sentiments les plus bienveillants pour moi. Je ne saurais vous dire, Monsieur, combien j'en suis touché. Mais je redoute de tomber dans votre opinion, si vous continuez à faire attention à mes rapsodies zendiques, et vous êtes beaucoup trop indulgent d'appeler mes commentaires des *chemins tortueux*. Pour un homme comme vous, ce doit être (indépendamment des fautes réelles que vous y trouvez) une lecture nauséabonde. Mais quel est le second orientaliste européen qui soit à la fois érudit, poète et écrivain, et qui joigne à la patience de l'éditeur la chaleur de l'imagination et la finesse du goût? Ce n'est certainement pas M. Bopp. Quand on vous a pour juge, il faut donc s'attendre à se voir condamné pour plus d'une faute, et les prévenus que vous appelez à votre tribunal ne peuvent en être quittes à bon marché. Je n'en suis que plus flatté d'avoir mérité cet honneur redoutable; j'y trouve un immense profit pour mes études, et, permettez-moi de le dire, quelque satisfaction pour ma vanité, si tant est que mon fatras vaille la peine que je m'y intéresse à ce point. Si vous le permettez, je ferai usage de vos observations; car j'aurai bien des additions et corrections à faire, et je ne négligerai [2] pas de réparer les omissions dont ma mémoire m'a rendu coupable; si la faute a été publique, la réparation le sera aussi. MM. Lassen et Windischmann m'ont déjà fourni d'excellentes remarques; les vôtres et celles de ces hommes savants seront les véritables ornements de mon volume.

Il est bien heureux que M. Rosen n'ait pas (comme font, à ce qu'il paraît, MM. Benary et Pott) épousé les querelles de M. Bopp. C'est que M. Rosen n'a pas, dans son caractère, la virulence de pédantisme qui a dégoûté ici quelques personnes de la lecture des *Jahrbücher für Wissensch. Kritik*. M. Rosen est bien heureux d'avoir séjourné assez longtemps à Londres pour pouvoir y recueillir des manuscrits. Nous y gagnerons des notes nouvelles pour votre Bhâgavad-gîta, ouvrage pour lequel vous continuez, à notre grand profit, d'avoir la tendresse d'un père. Une des gloires de l'école de Bonn, ce sera de s'être appliquée à la connaissance des choses, et pas seulement à celle des mots; et cette gloire vous appartiendra tout entière comme au fondateur de cette belle école. Le choix d'un morceau comme le Bhâgavad-gîta était bien significatif; peu l'ont, compris cependant, et on a continué à éparpiller les fragments de ces grandes et vénérables compositions de la poésie indienne, qui ne peuvent pas plus être brisées en morceaux que les pyramides massives, immenses et ornées comme elles, qui en reproduisent aux yeux les richesses et les proportions. Mais, tôt ou tard, justice sera faite, et vous ne devez pas être en peine de l'avenir pour le sort du séminaire indien qui s'honorera d'avoir été fondé par vous.

Puisque vous avez assez de bonté pour me transmettre le souvenir, si précieux pour moi, dont m'honore M. Lassen, j'oserai vous prier de lui dire que je ne l'ai pas non [3] plus oublié, et que je me donnerai le plaisir de lui écrire bientôt. En ce moment, je gémissais sous une masse d'épreuves qui se sont accumulées sur mon domicile pendant mon absence, masse aussi épaisse et aussi pauvre que la couche marneuse qui recouvre le bassin de Paris. Pour un os de paléothérium, que de plâtre et de craie utile! Je me souviendrai toute ma vie que M. Lassen s'est condamné à descendre dans ces catacombes, et que cette promenade pénible n'a pas changé les sentiments qu'il m'avait témoignés jusqu'à ce moment, depuis l'époque où la conformité de l'âge et la différence immense du savoir, qui était si grand chez lui et si petit chez moi, nous avaient rapprochés sous les auspices d'un homme qui vous admirait profondément, Abel Rémusat. Je ne négligerai pas l'occasion de lui exprimer moi-même combien je suis sensible à son amitié.

Mais je m'aperçois que j'abuse de vos moments précieux; je ne puis cependant plus me croire à Bonn, partageant avec M. Lassen ces entretiens auxquels vous m'avez fait l'honneur de m'admettre. Si je ne suis plus assez heureux pour en jouir, il me reste vos écrits, que je méditerai, quoique indigne, et dans lesquels je trouverai de quoi acquérir des connaissances, mais non de quoi augmenter l'admiration profonde que je vous ai vouée, et dont je vous prie, Monsieur, de vouloir bien, en ce moment, agréer l'expression sincère.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Eugène **Burnouf**.

P. S. – Mon père me prie de vous présenter ses respectueux hommages.

[4]